

Notre renaissance littéraire et ce qui lui manque

Al-Hilal, novembre 1933

Rien ne m'inquiète autant, pour notre renaissance littéraire, que l'excès dans son éloge, l'excès dans son admiration, l'excès dans la tranquillité qu'on en tire — et c'est peut-être précisément cette crainte qui me rend réticent à y penser, à m'y arrêter, à l'aborder par l'étude et l'analyse. C'est, sans nul doute, une renaissance véritablement forte, richement féconde, qui a repris notre propre littérature classique et l'a ranimée, puis est allée plus loin encore, ajoutant à cette littérature classique des formes nouvelles que les anciens n'ont jamais connues, n'ont même jamais envisagées. Elle continue de ranimer l'ancien et de créer le nouveau, faiblissant parfois, s'affaiblissant parfois, mais ne tardant jamais à se libérer de cette fatigue, ou à se remettre de cette faiblesse, poursuivant sa propre route, vigoureuse et forte, sans se détourner de rien — et à cet égard, elle mérite véritablement l'admiration.

Le chemin que nous avons parcouru, depuis le milieu du siècle dernier, n'est pas court ; l'effort que nous avons déployé, depuis le début de ce siècle, n'est pas mince ; le succès que nous avons obtenu, depuis que la dernière guerre a déposé les armes, n'a pas été facile. Et nul doute que tout cela puisse bien susciter en nous une certaine satisfaction frisant la vanité, nous poussant, malgré nous, à jeter sur le miroir un regard non dénué d'amour de soi et de confiance en soi.

Mais pour cette raison même — ou disons, précisément pour cette raison — je déteste ce même regard ; car je crains qu'il ne nous séduise, ne nous fascine, et ne nous pousse à aimer le miroir, à nous y attarder longuement, à nous perdre dans ce même reflet qu'il nous offre, oubliant ainsi le long chemin qu'il nous reste encore à parcourir, avant d'en atteindre le propre terme — s'il en a un, ce dont je doute. Et qui pourrait bien fixer une limite au chemin que parcourent ceux qui aspirent à leurs propres idéaux les plus élevés ? Je ne suis même pas certain, du reste, que le reflet que nous montrerait le miroir, si nous y regardions, soit entièrement beau, entièrement plaisant sous tous ses aspects — je suis assez certain, au contraire, que certains de ses aspects ne sont pas dénués de quelque défaut véritablement grave et disgracieux, et je crains que, si ceux qui se regardent dans le miroir fixaient leur regard sur ces

mêmes défauts, cela ne les trouble, et ne plante en leur âme quelque chose qui, à défaut d'être le désespoir, n'en serait pas loin. C'est pour cette raison que j'ai souhaité, et que je souhaite encore, que les écrivains poursuivent leur propre route, ranimant l'ancienne littérature, créant la nouvelle, sans s'arrêter, ou sans s'arrêter trop longtemps, sans regarder dans le miroir, ou sans y regarder trop longtemps — afin de s'épargner, par leur propre force, le mal de la vanité, et par leur propre faiblesse, le mal du désespoir, car en vérité ils demeurent exposés à ces deux maux à la fois.

Mais Al-Hilal aime toujours savoir exactement jusqu'où est parvenue cette renaissance, exactement où en est l'activité de la littérature et des écrivains — nous contraignant ainsi, précisément, à cette pause que je n'aime pas, à ce même regard dans le miroir que je préférerais épargner aux écrivains. Mais quand Al-Hilal nous demande de nous arrêter, ou de nous regarder nous-mêmes, pouvons-nous vraiment le lui refuser, ou aller contre sa volonté ?

Et qui sait — peut-être Al-Hilal a-t-elle véritablement raison, de nous demander, de temps à autre, de regarder en arrière le chemin déjà parcouru, dans l'espoir que sa propre longueur, sa largeur, et sa fécondité, réveillent en nous une force nouvelle, renouvellent notre propre énergie, et nous poussent en avant, ni paresseux, ni désespérés.

Je ne sais pas, exactement, pourquoi Al-Hilal m'a demandé, à moi en particulier, de signaler ce qui manque encore à notre renaissance, en fait de force, plutôt que de me demander de signaler tout ce qui pare cette même renaissance de marques d'accomplissement. Je ne sais même pas pourquoi Al-Hilal a choisi de faire de moi le porte-parole de ses propres défauts, celui qui en dépeint les points faibles, tout en réservant à d'autres écrivains d'autres sujets, qu'ils seraient heureux d'étudier et sur lesquels ils seraient heureux d'écrire, et que d'autres lecteurs seraient heureux de lire, leur propre étude et leur propre description de ces sujets. Est-ce là quelque ruse d'Al-Hilal à mon égard, quelque manœuvre contre moi, ou est-ce confiance, et bonne foi ? Si c'est la première, je suis bien capable de répondre à la ruse par la ruse, et à la manœuvre par la manœuvre ; si c'est la seconde, je suis bien tenu de remercier Al-Hilal pour sa propre bonne opinion de moi, et sa propre bonne foi envers moi.

Il semble fort probable qu'Al-Hilal ait mêlé à la fois la ruse et la bonne foi — laissez-moi donc répondre à sa propre ruse par la ruse, et lui offrir mes propres remerciements abondants, pour sa propre bonne foi

envers moi.

Laissez-moi consigner, avant toute chose, pour répondre à la ruse d'Al-Hilal par une ruse qui m'est propre, que notre renaissance est un véritable signe de cette époque moderne, dont la pleine compréhension et l'interprétation dépassent peut-être même la portée de l'esprit, même une réflexion soutenue et prolongée : nous nous sommes véritablement refaits nous-mêmes, et avons contraint le monde européen, non seulement à nous reconnaître, et à croire en notre propre vie féconde et productive, mais à compter avec nous, et à devenir véritablement certain que le monde moderne ne pourrait jamais vivre sans nos propres efforts, que nul ne peut se passer de notre propre part, dans le portage de ces lourds fardeaux que la civilisation impose aux peuples avancés.

Il suffit de lire ce qu'écrivent les orientalistes eux-mêmes, sur nos propres efforts de renouveau et de création, pour s'accorder avec moi que nous ne sommes plus ce que nous étions jadis : des peuples que les Occidentaux ne concevaient que comme des instruments, à exploiter, à humilier, et à utiliser au service de tous les intérêts que poursuivait le colonialisme. Nous sommes, plutôt, des peuples dont les nations occidentales sont déjà devenues certaines qu'ils leur ont échappé, et qui en sont venus à croire en eux-mêmes, et en leurs propres droits. Ces mêmes nations occidentales peuvent à peine se consoler de nous voir leur avoir échappé, mais elles n'en tentent pas moins, partout où elles le peuvent, de trouver quelque moyen — non plus de nous humilier et de nous exploiter, puisque nulle voie n'y reste ouverte — mais d'organiser les relations entre elles et nous, de la manière qui convient le mieux à leurs propres intérêts, à leurs propres desseins, et à leurs propres espoirs d'avenir. Tout ce que vous lisez, dans les livres des orientalistes, et dans leurs propres longs articles publiés dans les revues, traitant de notre vie moderne, et de notre littérature moderne, ne fait que préparer le terrain pour ce même jour qui doit fatalement venir — et qui viendra plus tôt que nous et eux ne le supposons — où l'Occident se trouvera face à un Orient fort, cher à lui-même, entièrement fécond, entièrement productif, entièrement plein d'espoir, entièrement laborieux, avec qui il devra organiser des relations fondées sur le respect, et la paix.

Quiconque croit que cette même renaissance, qui nous a amenés à notre propre position actuelle, et qui nous amènera bientôt au point où l'Occident nous regardera comme un égal regarde un égal, un pair un pair — quiconque, dis-je, croit cette même renaissance mineure, ou insignifiante, se rend coupable d'excès dans sa propre ambition, ne fixant

nulle limite à ses propres espoirs, nul point où ils pourraient s'arrêter, ou prendre fin. Je suis moi-même l'un de ces hommes excessifs, satisfait du progrès que nous avons réalisé, mais refusant encore de s'en contenter, ou de s'y reposer, ou de le juger digne de ce que nous méritons, et de ce dont nous sommes véritablement capables, en fait de progrès et d'avancement — content et indigné, à la fois ! Et de ce même contentement, et de cette même indignation, naît en moi un tempérament mêlant le sourire au froncement de sourcils, l'optimisme à l'appréhension. Et si vous me demandiez ce qui m'indigne véritablement, et suscite en moi crainte et appréhension, après avoir déjà appris ce qui me satisfait, et suscite en moi espoir et attente, vous ne trouveriez, chez moi, nulle réponse qui vous satisfasse — mais qui me satisfait, moi, et qui m'appelle, non pas au désespoir, ni à l'arrêt, mais à l'espoir, et à une lutte qui ne connaît ni lassitude ni fatigue.

Or notre propre renaissance, pour tout le succès qu'elle a obtenu, manque encore de certaines choses essentielles, choses sans lesquelles nulle renaissance ne peut véritablement durer. Ce qui est étrange, ce n'est pas que nous n'ayons pas comblé ce même manque, ni même que nous ne l'ayons pas remarqué — ce qui est véritablement étrange, c'est que nous nous soyons élevés, et ayons continué de nous élever, malgré ce même manque, jusqu'à atteindre précisément le point de progrès où nous en sommes désormais. Mais je crois que nous avons atteint un stade, dans notre propre vie littéraire, au-delà duquel nous ne pouvons avancer, à moins d'identifier nos propres points faibles, et de dépenser toute la force et l'effort que nous possédons, pour les corriger, et nous débarrasser de leurs propres effets nuisibles.

Les points faibles les plus évidents, dans notre propre renaissance purement littéraire, sont, je crois, au nombre de quatre :

Premièrement : notre propre lien avec la littérature arabe classique demeure faible, n'atteignant jamais la force qu'il devrait véritablement avoir. Tant de nos écrivains connaissent bien davantage la littérature étrangère qu'ils ne connaissent la littérature arabe. Ceux qui possèdent quelque formation en culture latine vous parleront, avec un détail précis, et une longueur véritablement plaisante, des écrivains français et italiens, de leurs propres œuvres, de leurs propres particularités — mais interrogez-les sur nos propres écrivains classiques, et peu d'entre eux, que Dieu me pardonne, fort peu, pourront soutenir longtemps la conversation sur ce sujet. Dites de même de nos écrivains imprégnés de littérature anglo-saxonne. On a déjà établi, hors de toute contestation,

qu'aucun écrit moderne ne porte de valeur ni de substance réelles, à moins de reposer très véritablement sur la littérature classique — ainsi, dans notre état actuel, nous bâtissons en plein ciel, élevant notre littérature moderne sur nul fondement du tout, et il n'y a tout simplement pas d'autre solution que de redoubler nos propres efforts pour ranimer la littérature classique, la répandre, et renforcer le lien entre elle et les écrivains modernes, jusqu'à ce qu'ils sentent, véritablement et fortement, qu'elle est leur propre littérature, non pas seulement celle de leurs pères et de leurs aïeux, et qu'ils ont véritablement besoin d'y puiser leur propre force, et leur propre vie.

Deuxièmement : nos propres écrivains n'ont réussi qu'à acquérir une culture véritablement limitée, même au sein de la littérature étrangère elle-même — certains influencés par la littérature latine, s'aventurant à peine au-delà, d'autres influencés par la littérature anglo-saxonne, s'aventurant à peine au-delà non plus. C'est là une lacune laide, qu'il faut véritablement corriger, en nous débarrassant de son propre méfait ; une lacune, car elle rétrécit l'horizon même de la culture et du savoir ; une lacune, car elle dissout presque la propre personnalité de l'écrivain, et celle de ses propres lecteurs, dans cette même littérature latine ou anglo-saxonne dont il est influencé, et où il se perd presque entièrement. Un écrivain véritablement digne de ce nom devrait puiser la plus grande part possible, dans la plus grande variété de cultures littéraires, afin de compléter par là sa propre personnalité, d'élargir par là son propre horizon, et de se protéger, par là, de la dissolution, et de l'imitation excessive.

Troisièmement : nos propres écrivains, qui maîtrisent véritablement la littérature étrangère, la maîtrisent en étendue, et en largeur, mais non en profondeur — si cette étrange expression peut être permise — car ils demeurent ignorants des littératures classiques qui ont produit cette même littérature étrangère moderne. Ils ignorent la littérature grecque et latine, exactement comme ils ignorent la littérature arabe, ou même davantage encore. Ils peuvent, du moins, lire les œuvres des Arabes dans leur propre langue, mais ils ne peuvent lire les œuvres des Grecs et des Romains que dans des traductions, et peu d'entre eux les lisent même en traduction. Je ne parviens véritablement pas à comprendre comment quiconque pourrait maîtriser quoi que ce soit, sans maîtriser sa propre origine, la source même dont cela a jailli. Je sais parfaitement qu'il existe, en Europe, des hommes distingués qui ne se soucient guère d'étudier la littérature classique — mais je ne voudrais pas que nos propres écrivains

se laissent tromper par cette apparente inclination chez ces Européens : ils ne souhaitent pas que la littérature classique, et les langues classiques, demeurent obligatoires pour toute personne instruite, comme elles l'étaient jadis. Mais ils ne peuvent concevoir un écrivain véritablement digne de ce nom, à moins qu'il n'ait véritablement maîtrisé cette même littérature classique, véritablement étudié et connu à fond. Je suis le dernier à vouloir imposer la littérature classique à tous nos étudiants, ou à tous nos gens instruits — mais je suis parmi les plus désireux que nos propres écrivains productifs en prennent une part raisonnable.

Quatrièmement : nos propres écrivains ne se soucient guère de la science, ne s'astreignent jamais à l'étudier, et à se familiariser véritablement avec une bonne part de celle-ci — et quiconque demeure ignorant de la science, ou de certaines branches de celle-ci en particulier, demeure ignorant de la vie elle-même. Je ne sais véritablement pas comment un écrivain pourrait être un véritable écrivain, sans que son propre écrit soit une image véritable de la vie — ni comment un écrivain pourrait dépeindre la vie, tout en l'ignorant, ne connaissant rien de ses propres secrets et subtilités, rien de ses propres phénomènes et de ses propres lois.

Peut-être ces mêmes sortes de faiblesses que j'ai signalées expliquent-elles précisément ce dont nous nous plaignons tous, et ce que nous reprochent les orientalistes eux-mêmes : que notre littérature moderne est fabriquée, non véritablement inspirée, artificielle, non une véritable image de notre propre vie. Si notre propre connaissance, de la littérature arabe classique, avait été plus grande ; si notre propre connaissance, des diverses formes de la littérature moderne, avait été plus grande ; si notre propre connaissance, des toutes premières origines de cette même littérature moderne, avait été plus grande ; si nous avions pris, aussi, une part raisonnable de science pure — si tout cela avait été complet en nous, la vie n'aurait jamais pu nous traverser sans que nous la remarquions, ou plutôt, nous n'aurions jamais pu traverser la vie, sans la remarquer. Si tout cela avait été complet en nous, nous aurions véritablement vécu, véritablement été touchés par la vie, véritablement senti son propre plaisir et sa propre douleur, ses propres leçons et ses propres avertissements, et tout ce qui, en elle, appelle à la recherche et à la réflexion. Et si nous avions véritablement senti tout cela, nous n'aurions jamais pu nous détourner de le dépeindre, ni manquer d'atteindre ce que nous en voulions.

Vous voyez donc que, malgré ces mêmes vilains défauts, nous avons déjà réussi à nous élever, et à produire, pour nous-mêmes, une littérature contemporaine véritablement digne d'admiration ! Qu'accomplirions-nous donc, si nous effacions ces mêmes défauts, comblions ce même manque, et nous placions exactement là où les écrivains occidentaux se sont eux-mêmes placés, refusant à jamais de les rencontrer et de nous trouver incapables de comprendre ce qu'ils disent, ou de leur parler, chaque fois qu'ils attendent de nous que nous parlions ?

C'est une belle chose, véritablement, d'avoir atteint ce que nous avons atteint, malgré des moyens si déficients, des outils si faibles, des instruments si insuffisants — mais plus belle encore, plus splendide encore, serait de véritablement sentir la faiblesse de notre propre renaissance, et de l'éliminer, mettant à sa place la force, la fécondité, et la vigueur. Combien je souhaite que nous prenions dès maintenant les moyens d'y parvenir — et combien je souhaite que, après que se seront écoulées quelques années, non trop nombreuses, Al-Hilal revienne me proposer précisément ce même sujet. Alors je ne l'accuserais plus d'aucune ruse, ne craindrais d'elle nulle manœuvre, et n'hésiterais nullement à répondre à tout ce qu'elle voudrait, heureux d'y répondre, ravi de consigner tout le triomphe que nous aurons, d'ici là, obtenu — un triomphe à côté duquel ce que nous consignons aujourd'hui vaudrait à peine la peine d'être mentionné.